

OCÉAN DE LUMIÈRE droit devant. Je m'élançe pour plonger dedans ; et, au-dessus, le roi, le grand soleil : avec lui, le ciel n'est plus bleu. Je fais exprès de ne pas entendre maman derrière moi qui appelle – elle est bien assez grande pour me rattraper, tout le monde sait qu'elle va finir par me rattraper. Je n'ai qu'un petit peu de temps pour plonger dans l'océan doré ; je cours dans la montée pour arriver avant elle, je peine un peu, c'est si bon l'air sur mes bras, les arbres disent bonjour, je suis l'un d'eux.

Dans l'océan, les grandes dames beiges lèvent la tête et me regardent en mâchant. L'une d'elles s'approche, ça sent bon la chaleur, le jus d'herbe et le lait, elle souffle ; je voudrais bien toucher son museau rose et luisant, mais il y a ces fils d'acier, hérissés par endroits comme des pattes d'araignées mortes. Je ne comprends pas. Alors je crie, je fonce quand même, je veux passer. La bête souffle fort et s'enfuit en galopant lentement.

Il y a eu une griffure ; je n'avance plus. Tout est devenu gris. Le rond d'or chaud a disparu. J'ai les pieds dans la neige. J'ai froid.

Je suis dans les bras de ma mère. Elle m'emporte. Je me suis évanouie avec le soleil. Elle appelle mon père. Sa voix est un coq qu'on égorge. Elle me serre contre elle comme si j'allais sauter en l'air, hop, petite grenouille.

De tout cela, il ne restera qu'une trace sur le bras.

2

JE NE VEUX PLUS me mettre en maillot de bain. Les hommes ne vous regardent pas, ils vous étudient. Ils pourraient être votre père ou votre grand-père, tout rouges ou tout gris, et vous, vous êtes une jeune fille avec même pas de seins sous votre maillot brassière, et eux ne sont plus des enfants. Des peaux ont dû venir couvrir leur cœur comme pour l'oignon. Ils me font peur de grandir, parfois. Je ne voudrais pas devenir comme eux. Est-ce qu'on doit devenir comme eux ?

De toute manière, je sens bien qu'on me pousse vers comme ils sont. Déjà je dois tordre le cou pour regarder en arrière, mes parents sont trop loin devant moi, ils ne se retournent plus du tout, et je n'ai pas de petit frère pour me rappeler comment c'était, avant.

Sauf quand je vais nager. Quand je vais nager, rien ne me distingue plus de l'eau. Une fois dans l'eau, je suis l'eau. Je voudrais que me naissent des branchies. Un jour, je trouve un coquillage. Dans le coquillage

dort un ermite, dit maman. Pour moi, c'est un vaisseau qui récupère les enfants malheureux. Mais déjà je suis trop grande pour rentrer dedans. Maman dit qu'il y en a de moins en moins, des coquillages comme ça, à cause de la pollution.

Wendy voudrait bien être mon amie, mais elle est vraiment trop bête. Et puis elle a deux ans de plus, et ça compte, deux ans, même si Wendy a encore l'air de sortir du pays des fées. Elle a les veines qui courent le long de ses bras, bleues comme des canaux d'encre turquoise ; ses cheveux roux sont tressés un jour sur deux ; le jour « sans », ils sont lâchés et tout gaufrés à cause de la tresse de la veille. Elle met des barrettes en étoile de mer bleu ciel et elle a promis de m'en donner une avant la fin des vacances. Mais elle ment. Elle ment tout le temps, Wendy. Elle dit que ses parents la tiennent prisonnière, mais ce n'est pas vrai. Ils sont roux exactement comme elle, ses parents, tout piquetés de taches de rousseur, même son petit frère est roux. Sauf qu'ils sont très gros. Elle, pas encore. Elle pleure parfois, car elle dit qu'un jour elle explosera comme sa mère, que c'est sa mère qui le lui a dit, que ça viendra tout seul, la grosseur, qu'elle va enfler d'un seul coup, devenir comme une grosse barrique nacrée, à la pu-ber-té.

Elle parle tout le temps, Wendy. Quand j'ai été longtemps avec elle, je sens que je deviens comme elle, je commence à croire moi aussi à ses niaiseries ; qu'on va venir nous enlever, que la branche qui vient de tomber est un message des êtres invisibles venant du pays où on ne grossit jamais, et puis des tas d'autres histoires que Wendy se fatigue à croire pour échapper à la grosseur, et qui me farcissent la tête. Plus elle parle, plus elle marche vite sur la route, et plus je m'éloigne aussi, car je dois rester à sa hauteur pour bien entendre tout ce qu'elle dit. Je me retourne de moins en moins.

À la fin de la semaine, ils laisseront le bungalow libre pour d'autres. Et il n'y aura plus trace d'eux. Wendy ne m'a pas donné la barrette, et je ne saurai jamais si elle aussi a été un jour enterrée vive dans son corps, à la pu-ber-té ; ni ce qu'elle a fait de ses rêves au premier flirt, au premier mari, au premier poste, au premier gosse. C'est papa qui parle comme ça. Il la regardait beaucoup, en attendant, la dernière fée.

J'AVAIS DIX-SEPT ANS quand j'ai rencontré Thomas. Il dirigeait toujours tout, il savait toujours tout, on faisait des promenades autour des lacs de notre région, on emportait des boussoles, des cartes IGN et des repas déshydratés, il faisait des feux de camp qui m'hypnotisaient. Il était catholique, il voulait m'épouser avant de coucher avec moi. Il m'effleurait les doigts en rosissant d'audace. On était deux enfants aux grands corps allongés, c'était comme un petit retour au début de la route, c'était bien. Mais ça n'a pas duré.

Il voulait qu'on reparte à cheval de l'église. Comme je ne savais pas monter, il a voulu m'apprendre. Je suis tombée tout de suite ; j'ai voulu arrêter, il a exigé que je remonte en selle. J'ai lu pour la première fois quelque chose de mauvais dans ses yeux. Comme un plaisir de donner des ordres, de forcer, une satisfaction secrète à ma chute. Heureusement, c'était l'année du bac, j'ai prétexté les révisions, il n'a pas insisté. Je lui ai proposé